

NOTRE-DAME DE LORETTE.

(Correspondance particulière de l'Ami de la Religion.)

Mai 1844....

Arrivés à Récanati, au sommet d'une haute colline qui termine la riche plaine de la Potenza, nous avons salué avec joie les flots de l'Adriatique, et avec plus de bonheur encore le dôme de Lorette, dont nous n'étions éloignés que de quelques milles. A peine descendus de voiture, nous nous sommes empressés d'accourir à la *Santa-Casa* : les portes de l'église allaient se fermer ; nous avons eu cependant la consolation de nous prosterner devant ces murailles sacrées, nous promettant bien d'y revenir le lendemain de bonheur. Muni en effet d'une double permission du légat et de l'évêque pour dire la messe dans la sainte chapelle, je me suis rendu à la miraculeuse église : nous nous sommes confessés mes compagnons de voyage pour communier, et moi pour célébrer les saints mystères. Dire la messe dans l'humble asile où Marie fut saluée par le céleste ambassadeur de Dieu, où s'accomplit l'ineffable mystère de l'incarnation, où Jésus passa dans l'obscurité d'une vie pauvre ses trente premières années, quelle douceur pour l'âme d'un chrétien et d'un prêtre ! Mon cœur battait d'une émotion inexprimable quand j'ai franchi le seuil sacré de cette chambre étroite ; j'y suis demeuré prosterné dans un ravissement profond : des larmes d'attendrissement et de joie ont coulé de mes yeux quand le même Dieu qui daigna s'incarner dans ce pauvre réduit, y est descendu de nouveau au moment de la consécration. Quelle heureuse matinée, quelles douces heures j'ai passées dans cette miraculeuse demeure de la sainte famille ! Mon cœur ni mes yeux ne pouvaient se détacher de ces murs sacrés. Quand je songeais que Jésus-Christ, que sa divine Mère et le saint protecteur de son enfance s'étaient appuyés contre les mêmes murailles, qu'ils s'étaient reposés à la même place où j'étais prosterné, mon cœur semblait se fondre de douceur et d'amour ; je ne sais quelle intime et céleste félicité à toucher les murailles de mes mains, à y coller mes lèvres. Ah ! j'ignore ce que l'incrédulité peut se dire à elle-même pour contester la miraculeuse translation de l'humble demeure de Marie mais je sais bien que pour croire il m'a suffi de sentir. Quand même les témoignages les plus authentiques n'auraient pas convaincu ma raison, ce qui se passait en moi m'aurait suffisamment averti que je n'étais pas dans une maison ordinaire : Dieu habite là, et il y a laissé de son passage des traces surnaturelles, comme un parfum divin qu'il est impossible de ne pas reconnaître.

Après avoir satisfait aux pieux besoins de notre cœur, nous avons parcourir lentement tous les détails de la maison miraculeuse et les richesses de la belle église dans laquelle elle est enfermée. Ce fut en l'an 1201 que cette portion de la maison de Nazareth fut miraculeusement transportée en Dalmatie, sur une petite hauteur entre Tersate et Fiume. Des miracles éclatants révélèrent son origine, qui fut d'ailleurs solennellement constatée par une députation envoyée dans la Terre-Sainte, avec la mission d'y faire une enquête sur l'événement prodigieux qui avait rempli de tant d'étonnement et de joie les habitants de cette province. A leur retour, les quatre députés que le gouverneur de Dalmatie avait choisis parmi les hommes les plus recommandables par leur naissance, leur savoir et leur probité, déclarèrent unanimement qu'ils avaient soigneusement observé sur les lieux mêmes les fondements de la *Santa-Casa* ; ils avaient reconnu à leur longueur et à leur épaisseur, à la manière de bâtir du pays, à la qualité des pierres, l'identité parfaite de la maison qui avait apparu tout à coup au sein de leur contrée. Trois ans et sept mois après, elle fut transportée, avec des circonstances non moins miraculeuses, au-delà de l'Adriatique, sur les côtes d'Italie, au milieu d'un bois de lauriers. Là, comme à Bethléem, de pauvres bergers qui veillaient, la nuit, à la garde de leurs troupeaux, furent appelés les premiers à contempler la merveille du ciel. Un sillon de lumière tracé dans les airs leur fit connaître la marche de la *Santa-Casa*, et le lieu où elle s'arrêta, non loin de la petite ville de Récanati. Le bruit de cette apparition se répandit bientôt dans toute la contrée ; une vision céleste, dont la sainte Vierge favorisa l'un de ses plus pieux serviteurs, saint Nicolas de Tolentino, qui vivait alors dans un couvent de l'ordre des Augustins à Récanati, confirma le prodige que tant d'autres signes rendaient d'ailleurs incontestable. De toutes parts, on accourait pour visiter la sainte maison ; mais comme son isolement au milieu d'une forêt épaisse en rendait l'accès très-difficile, et que les vo-

leurs avaient fini par détourner les pèlerins qui n'osaient se risquer dans ces sentiers, Dieu se servit de cette circonstance pour faire éclater aux yeux de tous, d'une manière encore plus frappante, la vérité de cette miraculeuse translation. La sainte maison disparut de l'épaisseur du bois de Lauriers, et fut transportée un peu plus loin sur le sommet d'une colline qui domine la mer, à quelques pas du lieu où elle est aujourd'hui ; car ce ne fut pas son dernier changement : la cupidité de deux frères, possesseurs de la colline, qui voulaient s'approprier les riches offrandes des pèlerins, fut la cause de cette dernière translation. Il est à remarquer que dans tous les endroits où la sainte maison s'est arrêtée, on reconnaît encore quelque trace visible de son passage.

L'affluence des pèlerins de toutes les parties du monde, devint de jour en jour plus grande : les souverains Pontifes se firent un pieux devoir d'entourer le sacré sanctuaire de Marie de tous les embellissements dignes d'un monument si auguste. Les hommes les plus célèbres dans les arts briguaient à l'envie l'honneur de concourir à l'ornement de cette église. Julien de Maiano en fournit le dessin : les trois portes de bronze représentant en relief divers sujets de l'ancien et du nouveau Testament, sont l'ouvrage de VerCELLI et de Calcagni : le Pomaranci a peint les belles fresques de la coupole ; Pierre de Cortone, Guido et les Carrache y ont aussi laissé d'immortels souvenirs de leurs pinceaux. Au centre de l'église, sous la coupole, est placée la sainte maison ; il serait impossible de décrire la magnificence des bas-reliefs en marbre de Carrare, dont tout l'extérieur est revêtu ; on ne saurait dire laquelle des quatre façades est la plus remarquable par les chefs-d'œuvre qui la convrent. J'avoue cependant que malgré moi j'ai senti plus d'une fois mon admiration se refroidir et se distraire. Toutes les préoccupations de mon esprit et de mon cœur se portaient d'un autre côté ; je ne pouvais admirer que l'intérieur de la demeure sacrée. Là ne brillent ni les marbres précieux, ni les créations des arts. Vous ne voyez que de pauvres murailles, nues, noircies par le temps et la fumée, comme les chaumières de nos campagnes ; mais ces murailles ont quelque chose de plus brillant que l'or et le marbre le plus poli ; elles conservent comme un reflet divin de Jésus, splendeur éternelle du Père, et de Marie, temple pur de l'Esprit saint. Un autel, chargé des dons les plus riches, sépare en deux parties l'humble demeure de la Mère de Dieu.... Comme tous les détails de la vie cachée de Nazareth se retraçaient alors à mon esprit avec d'attendrissantes circonstances ! Comme il m'était doux de suivre d'un bout de cette chambre à l'autre les hôtes divins qui l'habitèrent tant d'années ! J'ai baisé avec un indicible sentiment de respect et d'amour un simple vase de bois sanctifié par les lèvres de Jésus, de Marie et de Joseph. Que sont à côté de cette précieuse relique tous les diamans, toutes les pierreries dont la piété des princes catholiques a enrichi ce sanctuaire ! Au-dessus de la cheminée, dans une niche percée sur l'épaisseur du mur, est placée une petite statue de la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus entre ses bras. Cette statue qui remonte au temps des apôtres fut trouvée, ainsi qu'une croix de forme grecque, dans la sainte maison lorsqu'elle arriva en Dalmatie. Elle est aujourd'hui recouverte d'une longue robe de drap d'or, toute parsemée de pierreries. La couronne qu'elle porte sur la tête est également chargée de magnifiques diamans. Tous ces dons d'un rare prix ont été faits depuis quelques années seulement. Le gouvernement pontifical, après avoir épuisé toutes ses ressources pour satisfaire aux énormes contributions imposées par les Français, se vit réduit à la cruelle nécessité de livrer l'ancien trésor de Notre-Dame-de-Lorette, qui s'élevait à dix-huit millions d'écus romains. Les vainqueurs de l'Italie y allaient sans scrupule ; ils auraient enlevé jusqu'à son beau ciel, si leurs épées avaient été assez longues pour l'atteindre. J'ai vu dans la sacristie une restitution qui honore le cardinal Fesch ; c'est un tableau de Guido, représentant l'intérieur d'une école de jeunes filles : rien d'aussi suave, d'aussi gracieux n'est peut-être sorti des mains de ce grand peintre. L'once du grand spoliateur de l'Italie l'avait acheté quatrevingt mille francs à Paris, sans se douter de son origine. De retour à Rome, informé de quel lieu lui venait ce rare chef-d'œuvre, le cardinal accourut à Lorette, et de ses propres mains, il replaça le tableau au même endroit qu'il avait occupé jusque-là.

Le trésor de Lorette, presque entièrement vide pendant la guerre des Français, commence à s'enrichir de nouveaux dons. Des ornements sacerdotaux, des ostensoirs, des vases sacrés d'un beau travail, des parures de diamans et de perles, quelques rares curiosités, telles sont les principales richesses